

## Madeleine Steinberg née White, Juste parmi les Nations

Mesdames, Messieurs, je m'exprime ici au nom du Cercle d'étude de la Déportation et de la Shoah. Je vous remercie de me donner l'occasion de rendre à nouveau publiquement hommage à Madeleine White, devenue ensuite Madeleine Steinberg, ainsi que de me permettre de faire enfin connaissance avec les enfants du Dr Jean Lévy sans qui Madeleine n'aurait pas fait sans doute de la même façon ce qui lui vaut son titre de Juste. Longtemps recherchés mais en vain, le hasard m'a permis, fin 2022, d'avoir l'adresse email de Marc Lévy, son fils. Il est présent ici avec sa compagne, sa sœur et sa fille.

Madeleine White est née en Angleterre en 1921, d'un père anglais et d'une mère française. Séparée très tôt de son mari, la mère de Madeleine revient à Paris où elle donne des leçons de piano pour vivre. Madeleine effectue toute sa scolarité en France et, en particulier, ses études secondaires ici, au collège Sévigné. Sans contact avec son père, elle est cependant invitée chaque été en Angleterre par un grand-oncle et une grand-tante paternels. Bachelière en 1939, elle s'inscrit à la Sorbonne en licence d'anglais et obtient ses deux premiers certificats de licence pendant l'exode, en Bretagne, lors d'une session spéciale. À l'automne 1940, elle reprend ses études à Paris.

En **février 1941**, sa mère et elle, britanniques par mariage pour l'une, par sa naissance pour l'autre, sont arrêtées et internées par les Allemands comme citoyennes d'un pays ennemi. Après un séjour dans des conditions difficiles à la caserne Vauban de Besançon, elles sont transférées en **mai 1941** à Vittel.

Les Allemands ont transformé la zone thermale, au nord de la ville, en camp d'internement pour femmes britanniques et anglo-saxonnes ; puis des hommes, en moins grand nombre, y ont aussi été internés. L'ensemble, constitué d'un parc, du centre thermal, de nombreux hôtels de toutes catégories, est entouré de barbelés non électrifiés, sur trois mètres de haut, et gardé par des soldats allemands, sous commandement militaire allemand. Les femmes détenues, plusieurs milliers, sont considérées comme des otages pouvant servir dans une éventuelle politique d'échange avec des prisonniers de guerre ou des civils allemands en terre britannique.

Dans cet immense camp qui sert de « vitrine » à l'internement grâce à ses conditions de vie acceptables, Madeleine White se lie avec Sofka Skipwith, princesse russe exilée après la révolution de 1917, qui a vécu en France, puis s'est mariée à deux reprises en Angleterre. Assistante de Laurence Olivier, le grand acteur britannique, férue de littérature, polyglotte, cette femme brillante, cultivée, libre et audacieuse, devient, pour la vie, la meilleure amie de Madeleine White.

C'est ensemble que les deux femmes se livrent à leurs premiers actes de résistance : l'évasion d'un prisonnier de guerre néo-zélandais, soigné dans l'hôtel-hôpital du camp par des médecins militaires, eux-mêmes prisonniers, les docteurs Lévy et Menteith (un Français et un Britannique) qui le leur demandent ; lui trouver des vêtements civils, cacher sa tenue militaire, se procurer des cisailles, couper les barbelés la nuit, puis dissimuler le sécateur sont des opérations risquées dans ce camp gardé jour et nuit par des sentinelles allemandes.

Entre **fin janvier et fin mai 1943**, c'était donc il y a exactement 80 ans, arrivent à Vittel environ 260 hommes, femmes et enfants juifs polonais. Craintifs, ces nouveaux venus, d'abord isolés par les Allemands, ne se mêlent pas facilement aux autres internés. Madeleine White et Sofka Skipwith entrent en contact avec eux et leur proposent des cours d'anglais. Gagnant la confiance de plusieurs de leurs élèves, elles apprennent leur histoire et celle de leurs familles. Pour la plupart, ce sont des Juifs de Varsovie, polonais d'origine, mais munis de papiers latino-américains, des sortes de passeports collectifs ou *promesas*. Ils ont été témoins du sort des Juifs de Pologne et racontent les ghettos, les camps d'extermination et, pour les derniers arrivés, la révolte du ghetto de Varsovie du 19 avril au 16 mai 1943, vécue de l'intérieur de la prison, au cœur du ghetto, où ils attendaient leur transfert.

Madeleine White et Sofka Skipwith sont donc parmi les premières informées, à l'Ouest, des réalités de la Shoah. Elles en sont complètement bouleversées et cherchent à aider ces familles traumatisées et traquées. Elles leur apportent le réconfort de relations amicales et affectueuses et se mettent à leur service.

Elles découvrent, par bribes, la vérité sur les *promesas* et autres papiers, les trafics auxquels ils ont donné lieu, les familles recomposées artificiellement pour utiliser toutes les possibilités offertes par ces documents quand des membres de la famille, décédés, laissaient des places vides. Madeleine White a raconté comment, alors qu'elle gardait une petite Bianca de huit ans, l'enfant lui avait confié, sous le sceau du secret, à propos de sa maman partie faire une démarche dans le camp : « Tu sais cette dame n'est pas ma maman, ma maman est morte et, elle, elle a perdu une fille, alors elle est heureuse d'avoir une petite fille et moi d'avoir une maman ».

L'angoisse devient épouvantable lorsque des inspecteurs venus de Berlin, à la demande d'Alois Brunner, représentant d'Eichmann en France, le responsable des déportations, emportent les papiers de ces familles américano-polonaises pour vérification de leur authenticité. Sofka Skipwith et Madeleine White décident de tenter d'obtenir d'urgence leur validation par les autorités des pays concernés. Ainsi, Sofka Skipwith et Madeleine White entreprennent-elles la copie de la liste des 260 personnes menacées, par nationalité et par ordre alphabétique, sur de minuscules feuilles de papier à cigarettes, à l'encre de Chine, avec une plume spéciale. Elles y passent plusieurs nuits, l'une écrivant, l'autre éclairant et guettant toute arrivée suspecte. La liste, les conseils d'écriture et le matériel leur ont été fournis par Hillel Seidman, un des demandeurs de visa et par ailleurs archiviste de métier, et par les Dr Menteith et Lévy. Les minuscules papiers, roulés dans des manches d'outils, sortent du camp grâce à des ouvriers d'entretien, eux-mêmes résistants, qui les font partir à l'étranger par leurs réseaux. Ces documents aujourd'hui archivés, sont parvenus en Angleterre, en Suisse, au Vatican, auprès de différentes autorités.

Pourtant le 18 avril et le 16 mai 1944, deux convois conduisent environ 200 des Juifs de Vittel à Drancy puis Auschwitz (dont le poète Yitzhak Katzenelson) : plusieurs, en passe d'être arrêtés, préfèrent se suicider.

Sofka Skipwith et Madeleine White se trouvent alors en situation de sauver un bébé. Il a été endormi par un des deux médecins-prisonniers et mis dans un panier. Les deux femmes coupent les barbelés avec les pinces qu'elles gardent soigneusement cachées. Madeleine, plus menue, pousse le panier sous les barbelés et remet l'enfant à une femme résistante qui attendait. Elles n'ont jamais connu la suite de cette histoire. Peut-être Marc Lévy ici présent pourra-t-il m'éclairer. Nos recherches nous ont fait penser qu'il pouvait s'agir de Franklin Geller.

Quelques Juifs ont réussi à échapper aux deux rafles et sont restés cachés dans le camp. Parmi ces « rescapés », Hillel Seidman qui, dans l'introduction de son *Journal du ghetto de Varsovie*, remercie les dames White (Madeleine et sa mère) qui l'ont caché dans leur chambre pendant qu'elles allaient dormir chez Sofka Skipwith.

Les papiers officiels validés et tant attendus ont fini par arriver... mais le 31 mai 1944, alors que, de Drancy, le deuxième convoi déportant vers Auschwitz les Juifs américano-polonais est parti le 30 mai. Peut-être ces documents tardifs ont-ils quand même évité une troisième rafle qui aurait emporté les derniers survivants juifs polonais de Vittel ?

Après la Libération, Madeleine White-Steinberg a eu l'occasion de renouer un contact avec quelques-uns des très rares rescapés de cette histoire épouvantable, dont des membres de la famille Schorr, descendants du grand-rabbin de Varsovie. Véritablement obsédée par ce drame durant toute sa vie, elle n'a cessé d'œuvrer pour maintenir vivante leur mémoire, donnant à plusieurs reprises de longs articles documentés à la revue du *Monde juif*, devenue la *Revue d'Histoire de la Shoah*. C'est, par son intermédiaire également, que quelques lettres, rares documents envoyés par ces internés (déportés ou rescapés), auprès de plusieurs de ses amies du camp, sont parvenues au Mémorial de la Shoah, empêchant ainsi que le souvenir des 260 Juifs américano-polonais du camp de Vittel ne s'efface complètement. Son mariage après la guerre avec Jean-Louis Steinberg, rescapé du camp d'Auschwitz-Monowitz, seul survivant des quatre déportés de sa famille, n'a fait que renforcer sa sensibilité au drame de la Shoah, élément permanent d'une vie qui s'est achevée en juin 2008.

Nous avons retrouvé Franklin Geller, l'enfant tout juste né entre les deux déportations et caché par elles, et il est décédé à peine l'avions-nous retrouvé. Mais les résultats des recherches que nous avons effectuées, entre 2010 et 2013, au nom du Cercle d'étude de la Déportation et de la Shoah, ont valu à Madeleine White-Steinberg, à titre posthume, après son amie Sofka Skipwith en 1998, le titre de Juste parmi les Nations, la plus haute distinction décernée par l'État d'Israël à ceux qui, n'étant pas juifs et sans en tirer aucun bénéfice pour eux-mêmes, ont contribué à aider et sauver des juifs.

Au nom du Cercle d'étude et en mon nom personnel, je veux à nouveau remercier le Collège Sévigné, sa direction et son personnel, qui poursuivent le travail de mémoire que nous avons initié. Comme l'a écrit Albert Camus : « Qui ne répondrait en ce monde à la terrible obstination du crime, si ce n'est l'obstination du témoignage. »

Maryvonne Braunschweig (au nom du Cercle d'étude)  
Collège Sévigné, mercredi 25 mai 2023.